

MARGUERITE CHAMPEAUX-ROUSSELOT,
JACQUES DEBOUVERIE et ANDRÉ LETOWSKI

Saint-Merry, Paris L'Évangile dans la ville

Depuis près de cinquante ans, l'église Saint-Merry, située au centre de Paris, à deux pas de Beaubourg, expérimente un mode singulier de fonctionnement paroissial qui forme une « église réseau », riche de propositions variées, dont la paroisse traditionnelle est une composante parmi d'autres.

L'église Saint-Merry se trouve au centre de Paris dans le quartier de l'hôtel de Ville à proximité de Beaubourg, du BHV et du centre commercial des Halles. De fait, la densité de la ville, la beauté de son patrimoine et le carrefour de tous les usages marquent profondément la vocation de cette église. Elle voisine des hauts lieux de création culturelle et artistique, une intense activité de travail, de commerce et de tourisme. La sociologie du quartier la place en outre dans un contexte particulier : peu de familles, des petits logements, des jeunes qui déménagent, de nombreuses personnes âgées.

■ Un centre pastoral, une communauté plurielle

Deux communautés résident à demeure dans l'église : d'une part et principalement, un centre pastoral voulu en 1975 par une lettre de mission du cardinal François Marty pour « inventer des modes nouveaux pour l'Église de demain », tout en restant « au service

du quartier » et en prenant appui sur quatre piliers : l'accueil, la solidarité, l'art et la liturgie ; d'autre part, une petite (en nombre) paroisse traditionnelle. Si la paroisse a une vocation territoriale, le centre pastoral Les Halles – Beaubourg est électif et ses membres viennent de toute l'Île-de-France, voire au-delà, parce qu'ils sont soucieux d'y participer, même de façon irrégulière, du fait leur éloignement géographique.

Les personnes venant au centre pastoral ont choisi d'y participer plus ou moins régulièrement, certaines restant investies dans d'autres lieux d'Église. Elles sont très inscrites dans la mouvance de Vatican II, souvent critiques, en recherche, attachant une grande importance à faire communauté. Ces personnes sont souvent actives hors de Saint-Merry, dans un cadre souvent non chrétien. Leurs actions extérieures « civiles », individuelles, vécues parfois dans l'urgence, sont rendues possibles par la solidarité et l'amitié de la communauté : ces actions sont en fait une partie visible reliée invisiblement au centre pastoral, portées par un ressourcement communautaire qui répond à leurs besoins, car la spiritualité communautaire ou sacramentelle de Saint-Merry s'y adapte avec souplesse.

Au-delà, de nombreux groupes se réunissent ou organisent des événements dans les locaux de l'église : des chœurs et des ensembles de musique contemporaine, des associations de solidarité, l'association homosexuelle David et Jonathan, des jeunes de Taizé, des équipes du mouvement des Entrepreneurs et dirigeants chrétiens (EDC), de la Mission de France, à une époque la communauté chilienne, Sant'Egídio, les Restos du cœur (nés à Saint-Merry), le collectif « L'homme debout » pour les droits de l'homme et du citoyen. Ces communautés à géométrie variable ont chacune une sensibilité et une spiritualité liées à leur vocation propre.

■ Soutenir et nourrir notre spiritualité

Quarante groupes d'activités se réunissent régulièrement (divisés en six pôles) et montrent la diversité des actions, des implications, des approches spirituelles :

- Un pôle « Célébration, liturgie, chant et prière » qui s'intéresse aussi aux sacrements (baptême, catéchèse des enfants, catéchuménat, groupes de fiancés, sacrement des malades renommé « sacrement

de la sérénité») et regroupe un « dialogue contemplatif » (prière de Taizé, prière ignatienne), des ateliers de partage (groupes de carême, partage des évangiles, atelier des familles) et divers ateliers de formation ;

- Un pôle « Accueil dans l'église » en direction de la communauté et des visiteurs, des événements à forte fréquentation, comme la « Nuit blanche » ou la « Nuit sacrée » (nuit consacrée au partage interreligieux par le chant et la danse, expressions des principales religions) ;
- Un pôle « Nouvelle génération » qui propose un espace spécifique aux jeunes ;
- Un pôle « Solidarités et fraternité » en direction des migrants, des chômeurs, des mal-logés, une aide à l'international (dont Gaza), en lien avec des structures nationales porteuses de ces préoccupations, comme le collectif « L'homme debout » pour les droits de l'homme et du citoyen et le réseau « Spiritualités fraternités » ;
- Un pôle « Arts et culture », proposant des expositions d'art contemporain, des concerts hebdomadaires, dont certains de musique contemporaine (notamment pour les jeunes), lieu d'expression de la sensibilité spirituelle des artistes participants ;
- Un pôle « Communication », diffusant une lettre informatique, animant le site internet (saintmerry.org) et les réseaux sociaux.

Et, bien sûr, un groupe en charge des affaires économiques et une équipe de prêtres (curé, vicaires, prêtres enseignants en résidence ou impliqués à l'extérieur dans d'autres missions, mais qui apportent un soutien à la communauté).

Les participations à ces groupes sont autant d'opportunités pour partager, réfléchir, prier, enrichir nos liturgies, construire une fraternité : ils nourrissent notre spiritualité, telle la partie immergée de l'iceberg.

■ Vivre la communion dans la diversité

Saint-Merry a la chance d'expérimenter de nouvelles modalités communautaires, et de vivre en son sein le remodelage en cours de l'Église locale. Le tout forme une « église réseau » riche de propositions variées, dont la paroisse traditionnelle n'est qu'une composante, et, à côté des « fidèles », sont accueillis des profils hétérogènes de personnes plus ou moins pratiquantes. Bien sûr, il reste des demandes

classiques d'accueil, d'accompagnement, de sacrement, voire de religiosité. Mais, même dans ces domaines, il y a aussi beaucoup plus de diversité de choix qu'on ne le suppose : « Je suis venu à cette messe parce qu'ici au moins on comprend ce qu'on dit » ; « Nous venons à Saint-Merry nous préparer à notre mariage, parce que nous n'avons pas été bien accueillis dans telle paroisse et parce qu'ici on peut parler de nos propres questions ».

La diversité des démarches et des demandes spirituelles est grande. À telle partie de la communauté, correspond telle proposition. Évidemment, il existe des antagonismes entre les différentes parties de la communauté, parce que les sensibilités spirituelles et les modèles ecclésiaux sont différents, d'une part, et pour de simples questions relationnelles ou de rivalités concurrentielles, d'autre part. Le risque de club réservé n'épargne pas certains groupes qui peinent parfois à se penser comme une « Église pour tous ».

Faire communauté est donc une préoccupation majeure : écouter nos vécus, les respecter dans leur expression, prendre en compte la diversité des approches comme apports, questionnements, chemins d'avancée pour chacun.e. Il s'agit aussi d'accueillir ceux qui pourraient se percevoir sur le seuil, parce qu'ils sont en désaccord ou en souffrance avec les exigences pronées par l'institution (divorcés remariés, homosexuels...), non pas seulement par compassion, mais parce qu'ils peuvent vivre un chemin de foi inhabituel, fécond pour l'avancée de toute la communauté. Tel est le socle recherché par notre communauté, au sein de laquelle chacun.e a son propre chemin de recherche et d'expression de foi, « confronté » à celui des autres. Faire ainsi communauté, c'est aussi, à notre sens, témoigner du Christ sauveur.

L'Évangile est notre première source de référence, devant la « doctrine », devant les textes produits par nos institutions d'Église. Si ces derniers requièrent notre écoute, leur appropriation passe aussi par notre discernement, à l'écoute des personnes « incarnées » au sein de la société. Cette approche conduit à une liberté de recherche spirituelle, confrontée et partagée en communauté (et plus largement au sein de l'Église), pour l'approfondir (y compris par des formations) et y puiser la Vie. La méditation de l'Évangile nous importe davantage que le respect formel de pratiques ou de rituels, auxquels nous sommes souvent appelés à redonner sens.

■ Des célébrations, des mots pour dire Dieu

Au-delà des groupes, c'est la célébration eucharistique qui nous réunit. Tous les groupes de Saint-Merry, qu'ils soient de partage, de formation, de solidarité ou de préparation liturgique, manifestent une extrême attention aux mots de la foi en Dieu, en résonance avec la foi en l'Humanité. Au centre pastoral, la liturgie dominicale est à la recherche d'une parole pour aujourd'hui et favorise l'innovation liturgique. Cela se manifeste par la prise en compte du vécu de la communauté et de l'actualité (nationale et internationale), et par la participation active des laïcs à la préparation de la liturgie dominicale (avec cinq à dix volontaires occasionnels et le célébrant du jour), en méditant ensemble les textes de la célébration, en construisant collectivement le déroulé, les prises de parole, les chants. L'homélie est souvent partagée, reprenant des commentaires issus de la préparation, afin de favoriser l'appropriation de chacun par le choix de mots du langage d'aujourd'hui. Des prières composées spécialement sont incluses dans le déroulement de la célébration. Les célébrations sont alors riches d'expressions spirituelles diversifiées, au fil des semaines. Si la relation avec Dieu, la prière impliquent le retour sur soi, le silence et le recueillement, la messe du dimanche est une fête communautaire.

■ La présence au monde, sortir vers la ville

Avec des succès et des échecs, Saint-Merry expérimente depuis des années une large ouverture de l'Église, non seulement aux catholiques, mais aussi au grand public indifférent ou éloigné de l'institution, permettant ainsi de semer des graines chez ceux qui ne fréquentent pas l'Église ou chez les chercheurs de sens, lassés de l'institution. Nous sommes confrontés à l'incompréhension ou au sentiment d'étrangeté que la plupart de nos contemporains peuvent éprouver devant un corpus de dogmes très anciens, de symboles et de rites. Notre recherche de croyant·e, enracinée dans notre vécu, dans la solidarité (pas toujours aisée à vivre) avec nos contemporains, conduit souvent à des tensions entre nos convictions de croyant·es et l'expression des vécus ou des prises de position de nos concitoyens qui nous paraissent éloignées, voire contraires à nos convictions.

Parfois, inversement, ce sont les non-baptisés d'aujourd'hui ou ceux qui sont partis de l'Église qui nous enseignent le message de Jésus et questionnent nos certitudes.

La pratique de l'accueil, essentielle pour nous, c'est écouter la parole de l'autre avec qui se partagent des recherches, des doutes, des engagements, des espoirs... Prenons quelques exemples qui manifestent cet accueil : l'ouverture de l'église, les après-midi, permet la rencontre avec des touristes, des curieux, des chercheurs de sens ; l'accueil d'artistes plasticiens ou de peintres, celui de jeunes musiciens talentueux refilant les interrogations de nos contemporains, invitent à la recherche du sens et de la spiritualité ; l'organisation d'événements s'adresse à un large public, croyant ou non, tels que la « Nuit blanche », la « Nuit sacrée », la « Nuit des églises » ou la « Nuit des débats », souvent en lien avec la Mairie de Paris, témoignant d'un enracinement de notre démarche pastorale dans la ville.

Plusieurs équipes du centre pastoral sont engagées dans une solidarité active, qui est vécue comme inséparable de la démarche spirituelle. Il s'agit de se faire modestement le relais et le porte-parole des sans-voix, par des actions politiques ou culturelles, relevant de l'engagement citoyen vécu comme une « manière d'aimer le monde et l'homme ». Un vivre-ensemble plus solidaire et plus respectueux de la planète est recherché, notamment par l'équipe « *Laudato si* », et par différents groupes de la communauté : Solidarités nouvelles face au chômage (SNC), Solidarités nouvelles pour le logement (SNL), Réseau chrétien – immigrés (RCI), commission Partage.

Des conférences et des débats sur les questions d'actualités politiques et religieuses (l'engagement chrétien, la fraternité, la dimension religieuse et humaine du conflit israélo-palestinien, l'écologie, l'écclésiologie) sont aussi organisés... comme autant de passerelles avec ceux qui sont sur le parvis et une ouverture aux autres qui régénère nos vies spirituelles et participent à « un engendrement du sujet humain ».

■ Vivre la fraternité et la coresponsabilité

La mission du centre pastoral est portée par une forte implication des laïcs : les laïcs membres de l'équipe pastorale sont élus et siègent pour une période limitée à deux ans, ils se réunissent une fois par semaine avec les prêtres nommés par l'archevêque. L'équipe

pastorale anime et accompagne la communauté (réflexion, vision prospective, évaluation...) : c'est aussi un lieu d'apprentissage de l'écoute des diversités spirituelles, des propositions créatives, un lieu de discernement du souffle de l'Esprit ; mais également un lieu tout aussi marqué par la confrontation à nos égos, à nos limites, à nos crispations et à nos schémas idéologiques. L'équipe pastorale s'élargit aux responsables de pôles, voire plus largement aux responsables de groupes, pour préparer les assemblées générales, mettre en œuvre les décisions prises, prendre en compte les évolutions. Une assemblée générale annuelle réunit tous les membres de la communauté qui le souhaitent, pour partager, réfléchir, décider des orientations essentielles à mettre en œuvre.

L'assemblée générale de 2015 a adopté un texte d'orientation pastorale (TOP) qui a formulé une stratégie pour les années à venir, fidèle à la mission initiale du centre pastoral et comportant deux axes : l'engagement au service de « l'Évangile dans la ville » et une « nouvelle pratique de la foi, dans l'Église et le monde actuel ».

Depuis quarante-trois ans, vivre la collégialité entre prêtres et laïcs s'est révélé essentiel pour que tous soient responsables des orientations pastorales, pour annoncer l'Évangile par notre façon de vivre et rejoindre nos contemporains, en reformulant la foi par des gestes novateurs et un langage nouveau.

Bien sûr ces modalités d'action et d'organisation ne sont qu'un outil visant à ce que se construise une véritable fraternité à l'image de celle des premiers chrétiens, en référence aux évangiles. Cette organisation s'appuie sur les réflexions conduites au sein de la communauté au sujet de la gouvernance ; elles sont fondées sur la parole du Christ quant à la pratique du pouvoir.

Mais cette vie communautaire n'est pas exempte de conflits, de crispations, de difficultés qui sont autant d'opportunités pour approfondir notre recherche spirituelle. Ils nous rappellent aussi que le Royaume n'est pas de ce monde, mais qu'il se construit en ce monde.

Pour conclure, citons un extrait de notre TOP : « C'est dans ce carrefour d'échanges multiples et de créations que s'inscrit le témoignage de notre communauté : celui d'une Église de la proximité et de la rencontre, une Église fraternelle, créative et inventive, une Église

du partage, toujours en mouvement vers ces périphéries existentielles (dixit le pape François). Une Église où la recherche artistique, la beauté et la créativité ouvrent de nouveaux chemins vers l'homme et vers Dieu. » Un lieu donc où notre recherche spirituelle originale rejoint celle de tant de femmes et d'hommes, avec le projet commun de l'accomplissement de notre Humanité ; un lieu où l'Église se positionne comme un laboratoire (de recherche, d'ouverture, d'expérimentation) et comme une passerelle pour cet accomplissement, qui passe inévitablement par nos propres pratiques spirituelles personnelles, pour notre accomplissement et celui de notre humanité. *Chacun-e doit y trouver sa place et une réponse à sa recherche spirituelle, au sein de la communauté et avec elle.*

Saint-Maurice, Lille

Une église aux portes grandes ouvertes

JONATHAN CHESNEL

Chaque semaine, ils sont une quinzaine à se réunir au presbytère. Ils sont « l'équipe missionnée » pour animer ce lieu pastoral (Saint-Maurice, à Lille). Chaque année, cette équipe est partiellement renouvelée. Pour en faire partie, il faut y être appelé par les membres de l'équipe missionnée actuelle ou de l'année précédente. Il ne s'agit pas d'animer l'ensemble d'une paroisse, il s'agit essentiellement de l'animation d'une célébration du dimanche soir. Pourquoi se réunir à quinze pendant trois heures, chaque semaine ? >

L'essentiel n'est pas de se réunir pour travailler. Il s'agit d'abord de partager un repas et de prendre le temps de prier avec le texte du dimanche suivant. Ce qui scelle leur lien, ce n'est donc pas l'animation du lieu, c'est une vie d'équipe, de prière, de convivialité, d'échanges informels autour d'un repas. La réunion vient à la fin, s'appuie sur ce qui a été partagé plus tôt. Cela doit compter pour la créativité, la confiance mutuelle et l'attention à tous ceux qui viendront célébrer dimanche. Une fois par mois, le temps du repas et celui de la prière sont ouverts à tous ceux qui le souhaitent.

Leur façon de prier avec l'Évangile du dimanche est toute simple. L'un d'eux, en s'y étant préparé, tente de dire ce qu'il ressent à l'écoute du texte. Ils appellent cela une résonance. Il s'agit de dire, avec le plus de simplicité possible, ce que le texte provoque concrètement chez celui qui résonne. Il

est possible également de dire les incompréhensions et les difficultés qu'il suscite. Cette habitude leur vient d'une fraternité diocésaine dont l'équipe missionnée fait partie : la fraternité diocésaine des Parvis. Elle rassemble une centaine de laïcs engagés et bien plus de personnes plus ou moins proches qui tentent de vivre une vie chrétienne simple, présente au monde tel qu'il est, en étant sensibles aux intuitions de Madeleine Delbrêl et de *Gaudium et Spes*. Durant l'année, l'équipe passe trois week-ends ensemble. Le premier week-end est l'occasion pour les nouveaux missionnés de découvrir la charte de cette fraternité diocésaine et la personne de Madeleine Delbrêl. Quand il y a des choses à mettre en place dans l'église, comme des petites scènes de théâtre à créer, des banderoles à préparer, une crèche à installer ou à fabriquer... ils se retrouvent à d'autres moments dans la semaine (le samedi ou une partie du dimanche après-midi). C'est donc très prenant. C'est tellement prenant qu'ils se disent en début d'année qu'il est autorisé, pour chacun, de lever le pied temporairement, à condition de le dire explicitement.

C'est aussi une équipe qui a choisi de ne pas tout faire. Il y a d'autres personnes qui s'occupent des chants et de la musique, qui préparent la prière universelle, les fleurs, le temps des enfants. Ils n'assurent pas non plus le service de la sacristie. En lien avec l'équipe missionnée et ce qu'elle impulse, il y aurait une cinquantaine de personnes réalisant tous ces services. Bref, l'équipe ne porte pas tout, c'est probablement pour cela qu'elle porte réellement ce lieu tout au long de l'année.

Au sein de l'équipe, il n'y a qu'une personne qui ait un rôle fixe et identifié. Il s'agit de celle chargée du lien avec une association travaillant auprès des migrants. Car le presbytère accueille toute l'année une famille mauricienne, venue en France pour permettre à leur enfant de recevoir des soins, et deux jeunes migrants qui suivent une scolarité. Elle accueille également plus ponctuellement un groupe de mineurs isolés et il faut alors coordonner tout un ensemble de petites choses à faire pour que tout cela se passe bien.

Pour qui vient célébrer le dimanche à Saint-Maurice, plusieurs choses le marqueront probablement. Il y a tout d'abord une atmosphère d'amitié. Bon nombre de personnes ne viennent pas que pour la messe : elles viennent également pour les amis qu'elles y retrouvent, pour discuter avant ou après la célébration. Souvent, le soir, il faut crier dans l'église : « On ferme ! », comme si beaucoup ne voulaient plus partir. Et puis, d'ailleurs, pendant l'accueil, un temps est pris pour saluer ses voisins, se présenter.

La messe se déroule les portes grandes ouvertes. Comme il s'agit d'une église ancienne et que les portes sont majestueuses, l'assemblée est accueillante à tout ce qui vit autour, dans ce quartier de Lille où se trouvent la gare et les principales rues commerçantes de l'agglomération.

Souvent les personnes qui découvrent ce lieu sont marquées par le rythme de la célébration : il y a du temps, de l'espace. Il y a aussi du silence : ça compte, juste après la proclamation de l'Évangile, par exemple. Avant d'entendre l'homélie, chacun peut entendre ce que le texte a produit en lui. Il y a du temps et du silence dans le déplacement de l'assemblée qui se dirige, après le temps de la parole, vers l'autel pour la suite de la célébration. Il y a également de l'espace quand, en réponse au geste du prêtre qui présente les offrandes, un laïc élève un plat où fume de l'encens. Dans cet espace, la prière eucharistique devient visiblement dialogale. C'est comme si toute l'assemblée disait : « Que ma vie, que ma prière du soir s'élève devant toi, Seigneur. » Parmi les offrandes, se trouve également un cahier où les personnes de passage ont pu dans la semaine écrire une prière, une demande... Si l'espace signifie le dialogue entre l'assemblée et le célébrant, il est donc ouvert et accueillant à d'autres.

Surchauffe pastorale : danger de submersion

La paroisse, ce sont aussi des prêtres qui bien souvent s'épuisent à la tâche. L'auteur de cet article, prêtre lui-même, propose des manières renouvelées et viables d'exercer le ministère presbytéral afin que les prêtres restent des hommes vivants, emplis de la joie de servir la communauté des croyants.

Le parallèle entre le réchauffement climatique et la surchauffe pastorale dans nos diocèses de France est surprenant. Alors que nous savons que des terres commencent à être submergées en certains endroits de la planète, que des gens quittent leur pays pour échapper à la montée menaçante des eaux, nos pays se ferment les uns après les autres, refusant de voir l'inéluctable. La plupart des paroisses en France connaissent cette inexorable montée des eaux, qui prend la forme d'une pression pastorale qui pèse de plus en plus sur les prêtres, et rien ne bouge véritablement sur le fond.

Jean-Louis Blaise s'en était fait l'écho dès 2001. Nous avions perçu cette montée des eaux comme une chance de lutter contre cette tentation cléricalisée bien connue qui consiste à vouloir tout contrôler. Devant la démultiplication des missions et le nombre toujours plus réduit de prêtres, nous avions de moins en moins les moyens de contrôler. Il y avait quelque chose d'heureux dans

ce débordement¹. Il nous invitait à nous laisser conduire plus par l'Esprit et moins par nos appréhensions, pour accompagner les engendrement à la vie en Christ. Mais l'eau n'a cessé de monter ! Désormais, l'outre est pleine... Pleine de ces « en outre » qui ne cessent de s'ajouter dans nos lettres de mission et dont nos annuaires diocésains sont les reflets. Un consultant en ressources humaines serait pour le moins surpris de lire la liste des missions qui sont confiées à bon nombre de prêtres. Avec des responsabilités importantes, et de plus en plus précocement attribuées.

Tant et si bien que ce qui pouvait apparaître comme une chance, il y a encore une petite dizaine d'années, est en train de devenir un péril. Nous sommes submergés par des marées d'« équinoxe pastoral » trop fréquentes. Si l'exceptionnel devient l'ordinaire, cela va devenir invivable².

■ Le début d'un effondrement

Paradoxalement, nous pourrions croire que nous avons moins de travail, puisque nous assistons ces dernières années à un véritable effondrement de certains secteurs de la vie de nos paroisses. Cela aurait besoin d'être confirmé dans la durée, mais nous connaissons actuellement une chute libre du nombre d'enfants catéchisés. Celui des mariages est en net recul. Les demandes de baptêmes de petits enfants également, même si celui des adultes semble se maintenir. Les vocations religieuses et sacerdotales ? n'en parlons pas ! Or, si une famille ne se renouvelle pas, elle dépérit. L'érosion ne date pas d'aujourd'hui. La baisse remonte à plusieurs décennies, mais elle était assez régulière. Ce qui semble nouveau, c'est ce phénomène soudain d'effondrement. Il ressemble à cette érosion des falaises sur nos côtes normandes. La mer les grignote petit à petit par le bas, jusqu'au jour où un pan entier s'effondre dans l'océan. Aujourd'hui, des pans entiers de nos pastorales s'effondrent. Après des années de lente déchristianisation, nous entrons probablement dans une phase de déculturation. Le référentiel chrétien tend à disparaître chez les parents d'enfants catéchisés, parmi les couples de fiancés. Ce qui

1. Voir D. Roquigny, « Heureux débordement. Des communautés chrétiennes pleines de vie », *Christus*, n° 237, janvier 2013, pp. 86-93.

2. Ce qui peut expliquer la raréfaction des vocations de prêtres dans nombre de diocèses.

suppose un accompagnement beaucoup plus développé. Ce ne sont pas les quelques dizaines de prêtres restant par diocèse qui vont sauver les meubles. Ils ne savent plus où donner de la tête. Aujourd'hui, les coups de chauffe sont tellement devenus l'ordinaire de la vie des prêtres en paroisse, qu'une menace réelle pèse sur eux : celle de se noyer, purement et simplement. Les marins savent bien qu'une avarie d'eau peut très vite sonner la fin d'un bateau. Quand vous subissez une entrée d'eau de plusieurs mètres cubes par minute, vous ne cherchez pas à écoper, vous préparez le radeau de survie.

■ L'instinct de survie

Comme tous les humains, les prêtres ont cette capacité à faire face aux situations périlleuses. Devant ce surmenage récurrent, ils mettent en place – souvent inconsciemment – des stratégies de survie. Elles sont de deux ordres : le laxisme ou l'autoritarisme. Dans le premier cas, il s'agit de se contenter de peu, d'offrir une sorte de « *Srmic* » pastoral et sacramentel. L'offre pastorale est réduite à la portion congrue. Les sacrements sont bel et bien donnés, mais avec des préparations *a minima*. Les homélies se répètent sans grande originalité. Les réunions s'enchaînent, mais sans plus d'entrain ; surtout, il n'y a plus véritablement de pilote dans la barque. Sauf à ce que le curé se fasse seconder par une permanente en pastorale. Alors qu'il n'en peut plus de tout suivre, qu'il croule sous les demandes en tout genre, qu'il cumule les célébrations comme autant de grains d'un chapelet infini, ce type de prêtre va trouver chez cette personne la « béquille » qui l'aidera à tenir.

Sur le plan pastoral, ce pis-aller tourne tôt ou tard à la catastrophe. Personne n'est à sa juste place. Les conflits deviennent légions. Sur le plan humain, le curé, dans le meilleur des cas, va décompenser en s'investissant dans une ou plusieurs activités connexes qui sont autant de violons d'Ingres et lui font du bien : elles lui permettent surtout de maintenir la tête hors de l'eau. Mais il n'est plus tout à fait au cœur de sa mission.

L'autoritarisme est un autre mode de survie. À l'inverse du laxisme, il consiste à abuser de l'autorité reçue de sa mission pour la faire peser de manière excessive sur son entourage. Tout doit passer par le prêtre, rien ne peut se faire ni même se décider sans l'accord du curé. Les décisions sont tranchantes ; de maladroits prétextes sont trouvés pour

ne pas donner suite à telle ou telle demande. La rigidité est de mise. Vous suivez ou... vous allez voir ailleurs ! En général, vous allez voir ailleurs. Mais un paroissien désabusé qui va voir ailleurs, cela ne fait pas un chrétien de plus. L'autoritaire finit par être assez tranquille. Au calme dans sa tour d'ivoire, il a fait le vide autour de lui ; il ne voit plus qu'une seule tête. En attendant, beaucoup de personnes sont en souffrance. Et les confrères voisins, déjà bien occupés, récupèrent comme ils peuvent.

Dans un cas comme dans l'autre, il ne faut pas en vouloir aux prêtres. Ils sont humains et ont éprouvé, comme dans n'importe quel contexte de surmenage, le besoin de mettre en œuvre ces modes de survie. Ne les condamnons pas. Cherchons plutôt à nous demander comment offrir de nouvelles conditions viables pour leur permettre de vivre ce ministère – pour lequel ils ont tout donné – de façon plus épanouissante.

■ Stopper le cumul

De nombreux spécialistes³ ont souligné à quel point, depuis une quarantaine d'années, nous n'avons cessé de voir se recomposer le tissu ecclésial de nos diocèses français. À force de regroupements, il n'est pas exagéré de dire que ce tissu s'est non seulement déchiré en de nombreux endroits, mais qu'il s'est même décomposé ici et là. Même s'il s'agit d'un épisode de notre longue histoire de l'Église, c'est un mouvement durable auxquels nos évêques ont cherché à donner une réponse au fur et à mesure qu'il apparaissait. Bien que prenant des formes assez diverses, les réponses ont adopté, dans la plupart des cas, une logique territoriale et se sont traduites par une extension des responsabilités confiées aux prêtres. Toujours moins nombreux, ils ont pris en charge des territoires paroissiaux de plus en plus vastes. De dix clochers en rural, on est passé à vingt, parfois trente, voire plus. En ville, à part les grandes métropoles qui font encore illusion, on a fusionné deux ou trois paroisses, créant ainsi de nouveaux ensembles à la population très dense (plus de 50 000 habitants, dans certains cas).

³ Christoph Théobald, *Urgences pastorales. Comprendre, partager, réformer*, Bayard, 2017, première partie.

Quand vous êtes à la tête d'un pareil paquebot, vous perdez le nécessaire contact de proximité, vous ne connaissez plus vraiment votre équipage, parfois même vous ignorez qui est à bord. Devant ce « tsunami » hebdomadaire, vous faites ce que vous pouvez. Vous gérez les priorités en mode urgence permanent. Mais vous n'avez pas véritablement de cap. Vous subissez le déchaînement des vagues successives, en espérant que la suivante ne vous engloutira pas.

Et ce d'autant plus que, bien souvent, vous n'êtes pas « seulement » curé d'un pareil ensemble paroissial. Vous cumulez d'autres fonctions : au sein d'un mouvement, dans un service diocésain dont vous pouvez aussi avoir la responsabilité, au niveau des instances diocésaines. Ce cumul est devenu suicidaire. Il faut y mettre un terme car, non seulement il ne produit rien de bon, mais, au contraire, il commence à faire mal. Il disperse, il épuise. À force de tout faire à moitié, il génère de la frustration chez les acteurs pastoraux, spécialement chez les prêtres. Quand vous aimez profondément ce pour quoi vous vous êtes engagé, le fait de ne plus pouvoir le vivre pleinement, pire de devoir parfois le bâcler, ne fait qu'engendrer une déception croissante, à laquelle finit par se mêler un soupçon d'amertume, quand ce n'est pas un brin de colère.

À cela viennent s'ajouter des mandats de curé souvent trop courts pour accompagner durablement des couples, des familles, des jeunes, des personnes veuves. La Conférence des évêques de France a retenu comme principe une durée de nomination de six années. Cette durée a eu sa pertinence. Même s'il n'est pas rare de rester sept ou huit ans en poste comme curé, il n'en demeure pas moins que la valse des curés a de quoi donner le tournis ; aux paroissiens d'abord qui doivent se réadapter à un nouveau profil, mais aussi aux prêtres eux-mêmes qui se trouvent trop souvent déracinés. En si peu de temps, vous ne pouvez pas vraiment accompagner les gens dans la profondeur des événements qui leur adviennent. Des liens peuvent se tisser – et il y en a fort heureusement – mais pas suffisamment, et pas assez durablement. Les ensembles pastoraux sont aujourd'hui tellement vastes que leurs curés mettent facilement deux ans avant d'en faire une première fois le tour. Nous avons besoin de vécu commun pour tisser des liens de confiance. Et, quand ces liens s'instaurent, le départ du curé s'annonce, avec le sentiment de rester sur sa faim. Autant d'indices qu'il nous faut regarder avec lucidité

si nous ne voulons pas laisser les prêtres glisser inexorablement sur la pente d'un *burn-out* dont la seule inconnue serait la date de survenue. Malheureusement, la grâce n'épargne pas les prêtres de cette maladie de notre temps.

■ Face à la dispersion, choisir la concentration

L'un des principaux défis à vivre aujourd'hui en paroisse, et plus spécialement pour les prêtres qui ont la responsabilité de curé, c'est la dispersion. Même si le nombre de laïcs engagés est élevé en France et leur formation généralement de très bonne qualité, la manière de gérer une paroisse, les attentes vis-à-vis d'un curé n'ont pas beaucoup évolué depuis des décennies. Tant et si bien qu'on demande un peu tout et n'importe quoi aux curés d'aujourd'hui qui doivent avoir plusieurs cordes à leurs arcs et une grande capacité d'adaptation pour savoir répondre à une multitude de sollicitations qui s'enchaînent de plus en plus vite dans une même journée.

Cette variété n'a pas que des inconvénients, elle apporte une grande richesse dans la vie des prêtres qui côtoient de multiples personnes, vivent de nombreux événements. Elle évite les tentations de retour à la maîtrise. Mais, à l'inverse, il devient pour eux de plus en plus difficile d'accompagner les personnes dans la durée et en profondeur. Aussi-tôt célébré tel événement de la vie, ils enchaînent avec tel autre, telle famille, tel couple, sans pour autant avoir eu l'occasion de vraiment faire connaissance. Ils passent du coq à l'âne la plupart du temps, et cela ne peut donner quelque chose de bon. La dispersion ne réussit pas à l'Église. L'évangélisation en profondeur ne peut supporter la superficialité.

D'ailleurs, le Christ nous a prévenus. Alors que Jésus donne ses consignes aux soixante-douze disciples qu'il se choisit après les douze Apôtres pour les envoyer eux aussi en mission comme « des agneaux au milieu des loups », outre la pauvreté évangélique, il leur préconise ceci : « En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : "Paix à cette maison !" Et, s'il y a là un fils de paix, votre paix ira reposer sur lui ; sinon, elle vous reviendra. Demeurez dans cette maison-là, mangeant et buvant ce qu'il y aura chez eux... Ne passez pas de maison en maison [...] mais, en quelque ville que vous entriez, si l'on ne vous accueille pas, sortez sur ses places et dites :

«Même la poussière de votre ville qui s'est collée à nos pieds, nous l'essuyons pour vous la laisser.»⁴ Subtil équilibre entre mobilité et stabilité. Il s'agit avant tout d'annoncer le royaume de Dieu dont la proximité est manifestée par la venue du Christ Jésus. Après cette première annonce, les disciples sont invités à enraciner la parole de Dieu dans la vie de celles et de ceux qui « mordent » à l'annonce. Le Christ invite les siens à demeurer là où sa Bonne Nouvelle a été accueillie, plutôt que de s'éparpiller tous azimuts. C'est bien à l'endroit même de cette hospitalité qu'une certaine familiarité avec l'Évangile va pouvoir faire son chemin plus en profondeur. Dans la vie de nos paroisses d'aujourd'hui, cela pourrait se traduire ainsi : annoncer le Christ à chaque occasion ; approfondir là où cela répond.

■ Annoncer, discerner, accompagner

Voilà ce qui nous incombe, à nous prêtres, dans une pastorale qui va connaître de grandes mutations dans les années qui viennent. Nous n'avons pas à choisir à l'avance qui serait digne de recevoir la Bonne Nouvelle, car alors l'Église deviendrait un « club ». Nous ne devons pas renoncer à cette première annonce, et même la rendre systématique. Nous devons aussi cesser de nous user là où cette première annonce ne reçoit pas d'écho. Des parents d'enfants à baptiser ne répondent pas à la hauteur de nos espérances ? Des couples ne reviennent plus à la paroisse après la préparation et la célébration de leur mariage ? Jésus l'annonce à ses premiers disciples : n'en soyons pas surpris. Mais ne ratons pas l'occasion d'évangéliser les demandeurs, surtout s'ils sont peu nombreux ! Plutôt que de nous lamenter de ne pas avoir de grandes foules à nos géniales propositions, discernons les demandes profondes et offrons un accompagnement durable à ces personnes qui en veulent vraiment. Et il y en a. Le travail des pasteurs d'aujourd'hui consiste autant à annoncer qu'à discerner les jeunes pousses et à les accompagner dans la durée. Souvenons-nous de ceux qui l'ont fait un temps pour nous. Aujourd'hui plus encore, cela va exiger plusieurs facteurs.

Dans une vie trépidante, il est urgent de savoir s'arrêter. Si l'eau est constamment remuée, impossible d'y voir clairement. L'agitation

permanente ne permet pas de faire suffisamment attention à ce qui (se) passe. Il nous faut pour cela des moments de calme. Et tant pis si le téléphone sonne, tant pis si nous ne répondons pas dans la minute aux cinq derniers courriels ; tant mieux si nous ne regardons pas les trente dernières notifications de Facebook. Ces sollicitations sont devenues illimitées, il nous faut donc choisir, faire du tri. Nous, les prêtres, devons « reprendre le manche » de notre vie ministérielle et non plus voguer au gré des courants. Pour vivre intensément le moment de la rencontre et non pas à moitié, inquiet de ce qui doit suivre, nous devons être solidement ancrés en Christ. Pour être pleinement là où l'Église nous a envoyés et tendre l'oreille pour sentir ce que l'Esprit dit au creux de notre esprit, nous devons être familiers du dialogue spirituel. Plutôt que de nous épuiser à courir dans tous les sens, faisant tout en pointillé, accomplissons nos devoirs d'état et donnons suite à ce qui demande à venir au monde, à ce qui veut grandir et vivre dans le Christ.

■ Vie spirituelle, formation et période sabbatique

Si tout va trop vite, si nous passons sans cesse d'une activité à une autre, nous risquons bien de prendre nos désirs pour les volontés du Seigneur et ainsi d'endosser le costume du Capitaine alors que nous n'en sommes que les humbles matelots. L'enjeu est de taille. C'est bien pour cela qu'il faut y consacrer du temps : quotidiennement, bien sûr avec la prière liturgique, mais aussi grâce à la méditation ; hebdomadairement, avec un temps de désert qui permet de relire en Esprit⁵ ce qui s'est passé pour apporter les amendements nécessaires, les retouches salutaires ; mensuellement, pour apprendre à recueillir ce que le Seigneur nous offre gracieusement ; régulièrement dans l'accompagnement spirituel, lieu de vérité où nous reconnaissons nos impasses et reprenons le bon chemin ; annuellement, lors d'une retraite sérieuse, pour retourner en profondeur à la source et continuer le service en se laissant renouveler par la grâce.

Il serait tout aussi profitable aux prêtres de réinvestir du temps en formation permanente – ce parent pauvre de leur vie pastorale – tant nous avons besoin de croiser analyses et perspectives développées par toutes sortes d'acteurs, à commencer par les théologiens patentés

4. Lc 10,4-11.

5. Seul, mais aussi avec d'autres en équipe.

pour trouver des réponses plus adéquates. Le développement des prestations de service dans ce domaine est un signe manifeste de l'appauvrissement de nos ressources⁶. Enfin, et ceci est nouveau, il devient absolument nécessaire d'organiser, à des moments charnières de nos vies de prêtres, des périodes sabbatiques. Il ne suffit plus que nous ayons un repos régulier, encore faut-il que nous le prenions. Face à cette intensité de vie ministérielle qui a commencé de nous submerger, un break s'impose. Pas n'importe lequel. En bonne intelligence, nous devons trouver les moments et les formes adaptés à chacun selon son évolution, ses besoins, ses attentes. Une pause constructive qui nous donnera un second souffle pour reprendre la mission avec plus de goût encore. N'attendons pas qu'il soit trop tard : que ce qui sera accordé aux prêtres soit un moment favorable de renouvellement avant qu'il ne devienne un temps de réanimation après la noyade.

Sur fond de déculturation chrétienne, la surchauffe pastorale est tellement devenue le lot quotidien des prêtres en responsabilité que la submersion a commencé son œuvre. Mais un « nouveau monde » est possible. Non plus fondé sur la préservation de l'espace pastoral, mais en investissant dans le temps. Puisque ce dernier est supérieur à l'espace, redonnons du temps aux prêtres pour développer des relations profondément humaines et gratuites. Ces dernières décennies, nous avons nous-mêmes favorisé une approche de prestation de service avec les demandeurs de sacrements, en alourdissant constamment la charge des prêtres. Il est temps de refonder la vie paroissiale sur des îlots de terre ferme, plus modestes certes mais bien vivants. C'est de là que pourrait repartir un tissu relationnel de grande proximité, dans un esprit d'hospitalité, où chacun s'accueillerait mutuellement. Les prêtres opteraient pour des relations véritablement incarnées, offriraient une écoute en profondeur, et s'autoriseraient à livrer quelque chose d'eux-mêmes, de leur humanité, dans ses joies et ses fragilités. Qu'aurions-nous à craindre d'une rencontre évangélique ? Ce n'est que dans ce genre de relation que transparaissent la vérité et la beauté de nos vies. C'est là aussi que serait donné le goût du ministère, quand il apparaît en filigranes comme lieu d'accomplissement de celui qui le reçoit.

6. Nous constatons, depuis quelques années, un mouvement d'externalisation des formations auprès d'organismes hors des diocèses qui se sont spécialisés dans la formation des acteurs pastoraux.

En pèlerinage vers son être intérieur

Depuis quarante ans, des sœurs du carmel Saint-Joseph sont installées à Saint-Guilhem-le-Désert, près de Montpellier. Au cœur de la paroisse Saint-Benoît-Val-d'Érau, elles se consacrent à la prière, à l'accueil et à la rencontre, portées par le désir d'être une présence spirituelle auprès des paroissiens.

Implantée dans les gorges de l'Hérault, à une heure de route de Montpellier, dans un site désert, à la nature sauvage et magnifique, l'abbaye de Gellone, joyau de l'art roman languedocien, est classée au patrimoine mondial de l'Unesco. La présence des moines depuis le IX^e siècle imprègne le village d'une ambiance particulière. Guilhem, comte de Toulouse et cousin de Charlemagne, y vécut quelques années au IX^e siècle, dans le quotidien d'une vie bénédictine, à l'écoute de la Parole et au service de ses frères.

■ Sa Parole dans nos paroles

Cette présence religieuse s'est éteinte à la Révolution pour renaitre en 1978, avec la venue de trois de nos sœurs du carmel Saint-Joseph. Depuis quarante ans, notre communauté se caractérise par une vie consacrée à la prière, à l'accueil et à la rencontre. Nous désirons être une présence spirituelle au cœur du village, comme au cœur de la paroisse Saint-Benoît-Val-d'Érau, du diocèse de Montpellier.

La mission du Carmel prend sa source dans la prière. Ainsi, nous faisons monter vers Dieu, dans cette grande abbatale, le cri des hommes durant l'oraison silencieuse et les offices de la liturgie des heures. L'hymne d'André Gouzes « Que ma prière s'élève comme l'encens devant toi » ouvre la prière des vêpres où, dès notre arrivée, des paroissiens mais aussi des villageois nous ont rejoints.

Cé n'est pas le nombre de personnes qui nous interpelle mais leur constance et leur fidélité. Josette, une des villageoises, l'exprime ainsi : « Merci pour votre présence qui nous aide à prier et nous accompagne pour écouter la voix du Seigneur. » Le compagnonnage de ces laïcs devient un véritable soutien pour persévérer dans la prière et « tenir devant Dieu pour tous » (sainte Édith Stein). Il nous oblige à écouter la soif spirituelle des hommes d'aujourd'hui et nous renvoie à notre propre soif en accentuant le désir de dire « l'immense tendresse de Dieu » (*Règle de vie du carmel Saint-Joseph*).

Implantée au cœur du village, au cœur du monde, l'abbatale garde ses portes ouvertes en permanence. Elle permet à tout visiteur de pénétrer autrement dans ce lieu, invité à ouvrir les portes de son cœur, à se laisser interpeller par le chant des psaumes, par la beauté de la liturgie et de l'espace habité. Cette invitation renvoie chacun à sa liberté d'entrer ou non, de regarder simplement ou bien de rester. Un merveilleux échange s'instaure : le monde s'invite dans l'abbatale et le spirituel quitte le cloître et se livre sur la place publique, au milieu des activités de chacun, villageois ou vacanciers.

La communauté élabore des espaces et temps de prière particuliers pour permettre une expérience spirituelle, en favorisant le lien entre la parole de Dieu et le quotidien. La Parole s'y actualise, rencontre la vie intérieure des personnes, s'incarne et s'exprime dans la louange, l'intercession, le chant des psaumes et tout particulièrement dans l'oraison, cœur à cœur avec Dieu.

« *Open Source* » et « Quitte ton canapé », deux propositions pour les jeunes professionnels, mais aussi les fêtes de Noël, de Pâques et du Nouvel An nous poussent à réfléchir pour actualiser le vocabulaire catholique, parfois inaccessible pour les non-initiés, de manière à favoriser chez eux la rencontre avec le Christ. Pour cela, nous n'hésitons pas à varier l'aménagement intérieur de l'abbatale selon les célébrations, pour sortir de la routine et questionner. La symbolique y trouve sa place : lâcher de ballons pour faire monter les intentions de

prière vers Dieu, paix du Christ à la mode malgache selon la culture de certaines de nos sœurs pour signifier la diversité des chrétiens, la table de la Parole face à la table du Pain...

Ainsi, les célébrations permettent d'expérimenter que le Christ nous libère. Certains y lisent une possibilité d'ouvrir la « Bible sans tabou », avec une réflexion dans « la simplicité, la convivialité et la vie actuelle » (Benoît, un ami paroissien). La spiritualité devient concrète et, très souvent, des personnes se disent saisies et bouleversées.

Ayant choisi de prier l'oraison matin et soir à l'abbatale, au milieu des mouvements incessants des visiteurs, nous faisons l'expérience que prier dans le bruit, au milieu d'une foule, est possible et que c'est aussi une grâce ! C'est une bonne nouvelle : « Pour prier, ce n'est pas le silence qui me pousse, mais ma manière d'être et de vivre en relation avec Dieu. Même sans silence, je peux parler avec lui, être en lien avec lui », exprime une sœur. D'ailleurs, le bruit extérieur que font les personnes présentes est moins difficile à vivre que le bruit que produisent nos agitations et nos jugements, et tout le contexte de ruminations et de distractions intérieures. Ainsi, une possibilité est offerte aux visiteurs de nous regarder et même de nous rejoindre et parfois de nous interpeller ! Les enfants osent s'approcher : ils portent en eux un émerveillement et nous enseignent particulièrement. Le chant des psaumes les apaise, leur arrêt nous apaise aussi et nous renvoie au Seigneur. Ainsi, la vie spirituelle se nourrit de la présence des uns et des autres, témoignant que la Parole écoutée à l'office ou dans la « brise de fin silence » (1 Rois 19,11-14) de l'oraison ouvre un pèlerinage vers son être intérieur.

Or, le village de Saint-Guilhem-le-Désert est situé sur les chemins des pèlerins de Compostelle.

■ À la croisée des chemins

Dès l'An Mil, le village de Saint-Guilhem-le-Désert devient une étape du chemin vers Saint-Jacques-de-Compostelle, sur la route d'Arles, et l'aboutissement du chemin de Saint-Guilhem. De nombreux pèlerins y voyaient une étape importante pour se recueillir devant les reliques de saint Guilhem et de la croix et poser leur grabat de vie humaine ou de marcheur.

Dès son arrivée, la communauté du Carmel y a perçu un appel à accueillir. Ainsi est née la maison d'accueil Saint-Élie. Nous ne sélectionnons ni ne distinguons les personnes qui désirent y faire halte. Notre accueil est ouvert à un large public : vacanciers, familles, marcheurs, retraitants, pèlerins. La mondialisation et le regain d'intérêt pour les chemins de Compostelle font de Saint-Guilhem le *carrefour des nations*.

Certains expriment clairement une démarche de foi, d'autres chercheurs se mettent en route, ne sachant trop pourquoi si ce n'est un « appel spirituel » ou « quelque chose comme ça ». La route constitue un vecteur d'échanges culturels et spirituels. L'accueil Saint-Élie y participe pour sa part. En préparant ce lieu, nous prions déjà pour ceux qui vont le rejoindre et que le Seigneur attend.

Ce qui se vit à l'Accueil nous dépasse véritablement. Les rencontres vécues parfois dans le silence font naître des partages qui fortifient.

L'Accueil devient un carrefour à la croisée des chemins : cultures, milieux sociaux, histoires heureuses et douloureuses... Chacun amène ce qui pétrit sa vie. Notre maison, à taille humaine, permet de faire une pause. Le Christ peut y faire sa demeure ; chacun a la possibilité de le rencontrer dans un visage étranger, une parole lancée à la dérobade ou un partage du pain et du vin. Le tout semble donner du « bon pain » où chacun est nourri. Nous y découvrons quelque chose d'une expérience eucharistique. Nous sommes impressionnées par le fait que cette maison peut être le terreau d'un chemin spirituel, alors même que nous n'y demeurons pas. Nous n'avons pas d'enseignements à donner, ni de programme spirituel à offrir. Et cela rejoint notre spiritualité du Carmel où, pour prier, il n'y a pas d'autre méthode que de faire silence et écouter.

Du fait de notre présence singulière sur le chemin de Compostelle, nous restons d'une certaine manière hors des sentiers battus, offrant à d'autres de nous rejoindre et d'édifier le corps du Christ avec nous.

■ De la communauté à la Communauté

Notre congrégation est d'origine française, mais a très vite été sollicitée à l'étranger : Proche-Orient, Madagascar, Congo, Vietnam et, tout dernièrement, au Cameroun et en Irak. De ce fait, notre communauté de Saint-Guilhem est enrichie par la présence de sœurs de cultures

différentes. Notre congrégation n'a pas de vocation professionnelle particulière et ainsi nos communautés sont constituées de sœurs aux talents et missions divers : kinésithérapeute, formatrice pastorale pour le diocèse, aumônière de prison, animatrice de site internet et de réseaux sociaux, gestionnaire de librairie, etc. Ainsi, nous sommes convoquées à faire communauté avec nos fragilités et nos richesses, dans une diversité de tempéraments, marquées par une liberté de pensée et d'expression.

Ainsi, nos amis les paroissiens peuvent converser avec l'une ou l'autre et bien se rendre compte que la spiritualité ne fait pas entrer dans un domaine mystérieux et réservé à une élite.

À l'écoute de nos connaissances et amis, nous percevons que la spiritualité vécue au carmel Saint-Joseph, dans cette réalité donnée, est celle de la convivialité. Nous nous situons assez rapidement avec les personnes dans une relation de conversation spirituelle, sans « prise de tête » (selon Benoît), mais en intériorité. Nous partageons de manière spontanée ce que produit la Parole en nous, ce qu'elle vient faire atchopper, convertir, épanouir. Les personnes qui nous côtoient nous disent être très étonnées par ce naturel, « ces carmélites en liberté », ces réflexions dans la simplicité.

Notre communauté a, certes, ses talents mais aussi ses difficultés. Elle refuse de présenter un visage idéalisé et lisse de la vie communautaire. « L'humilité est la vérité », écrit sainte Thérèse d'Avila. Ce témoignage sincère de ce que nous vivons peut autoriser d'autres à se réconcilier avec les échecs, les aspérités et les limites qui constituent toute humanité. Ainsi, chacune des sœurs, en étant naturelle et en se laissant interpeller par la parole de Dieu, témoigne que le Christ vient habiter la chair et en fait le lieu même de la communion à Dieu et à nos frères et sœurs.

La dimension communautaire du carmel Saint-Joseph élargit sa tente et s'étend à une dimension paroissiale. Certains diront qu'ils ont ainsi « le sentiment de mieux s'unir au Christ en s'unissant les uns aux autres » (selon Cathy, une amie paroissienne). Il se crée alors une communauté qui prie, qui partage, qui vit du corps du Christ ressuscité. Cela produit en chacun et chacune une relation au Christ, une entrée dans le mystère de la foi, à partir de nos réalités. Certains parlent de « sentiment de communauté » auquel ils aspiraient et qu'ils ont trouvé en venant à Saint-Guilhem.

Dans ce tissage relationnel, nous nous refusons d'être des expertes en spiritualité, en réflexion, en savoir-faire ou savoir-être. Certes, ayant beaucoup reçu, nous sommes riches. Mais nous préférons écouter, susciter, appeler, faire avec, plutôt que d'enseigner. La paroisse est pauvre en ressources matérielles, mais riches en personnes qui ont des idées et des charismes propres. Notre désir, au service de l'Église, est d'impulser une avancée spirituelle où chacun peut oser « jeter les filets » (Luc 5,4).

La toile relationnelle s'agrandit, la Parole se livre, le Christ agrandit le cercle et fait devenir frères et sœurs, ce qui inévitablement bouscule et enrichit.

■ « Élargis l'espace de ta tente »

L'espace de la prière, celui de l'hospitalité et celui de la convivialité entrent dans l'espace de Dieu.

Ce décloisonnement de la spiritualité permet à chacun de se remplir d'humanité, de se frotter à l'altérité, de questionner l'Évangile à la lueur à la fois de l'histoire collective et de l'histoire personnelle.

« Cette forme de vie incluant religieuses et laïcs semble être un modèle pour notre société. Elle témoigne de la joie, de la gratuité, de l'unité », nous écrivait dernièrement Marie-France, une amie de la communauté.

TÉMOIGNAGE

saint-Ferréol, Marseille Quai de la Fraternité

CORINNE ET PAUL FILIPPI

L'église Saint-Ferréol a pris ses lettres de noblesse, il y a une trentaine d'années, en devenant, sur proposition de l'évêque, un sanctuaire vraiment au service de tous sur le Vieux Port, au cœur de la ville. Son adresse au « Quai de la Fraternité » est un grand clin d'œil de la mairie ou plutôt « de la Bonne Mère », celle qui nous guide et nous protège.

Sa mission est d'accueillir tous ceux qui passent : Marseillais venant prier, touristes curieux de ce lieu ouvert sur le port, croisiéristes cherchant du repos dans leur déambulation, sans-abri profitant d'un peu d'ombre et parfois d'une oreille attentive...

A « Saint-Fé », l'accueil n'est pas un vain mot et se décline sous diverses formes, pour répondre à la diversité de ses visiteurs :

- Accueil et écoute, avec une vingtaine de personnes se relayant tous les jours, pour renseigner, guider, écouter, rassurer...
- Prière, avec un mur de post-it où chacun peut dire ce qu'il porte dans son cœur et déposer une de ces prières qui seront portées le dimanche dans la prière universelle.
- Formation et réflexion, avec des parcours bibliques, des groupes de réflexion sur des thèmes de société où chacun peut débattre sans crainte d'être jugé.
- Culture, avec des concerts d'orgue un mercredi par mois, à midi.
- Fraternité, avec une attention particulière aux sans-abri ou aux migrants qui viennent demander de l'aide, afin de leur offrir l'écoute qui leur manque tant et de les orienter au mieux.

Les merveilles dont nous sommes témoins

Notre collaboration à la mission de « Saint-Fé' » nous amène à contempler la ville et son port, mais aussi voir les personnes qui entrent dans l'église pour la visiter, pour y « faire leurs dévotions », pour se poser, pour y déposer joies, peines et demandes. Nous regardons tout cela avec bienveillance et, comme un photographe, nous aménageons le cadre et l'éclairage afin d'y voir des merveilles, et surtout communier à la beauté, l'humanité et la fraternité qui nous entourent.

Nous sommes aussi témoins de petits moments de vie chargés d'humanité : cette personne qui écrit sa souffrance sur un post-it qu'elle colle sur le mur de prière dans une chapelle ; cette autre qui, un peu plus tard, s'assoit et prie après l'avoir lu. Ce SDF qui se pose avec ses nombreux sacs, regarde la croix et engueule parfois le Bon Dieu. Ces personnes qui parlent avec les accueillants, dans les moments importants de leur vie, avec grande confiance !

Les appels de nos frères et de l'Église

À travers ces petits gestes de vie, le mot « fraternité » devient une évidence : ces « visiteurs » sont nos frères et sœurs et nous appellent à prendre une posture humble et soucieuse de l'autre. Il faut que chacun se sente accueilli avec ses différences, même si sa religion n'est pas la nôtre. Aujourd'hui, de nombreux appels, des cris d'angoisse et de désespoir résonnent dans notre société : c'est à cela que « Saint-Fé' » doit ouvrir ses portes. Il est important d'assurer le culte pour la communauté, mais en se laissant interroger et bousculer par ces appels pour faire communauté avec tous, et surtout ceux qui sont dehors : les personnes cabossées par la vie, celles qui recherchent la dignité, la confiance et l'amour. Si nous croyons au Christ mort et ressuscité, c'est que nous croyons que tous les hommes sont sauvés.

